

La critique comme accomplissement de la littérature

François Ricard

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (2015). La critique comme accomplissement de la littérature. *Lettres québécoises*, (158), 11–13.

La critique comme accomplissement de la littérature

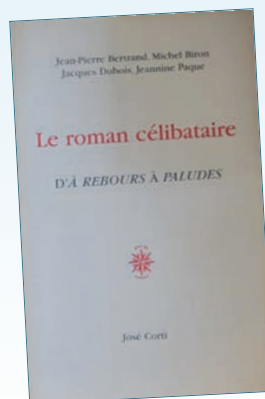
C'est étrange à dire, mais il y a, au Québec comme ailleurs, très peu de critiques dans la critique universitaire. Des érudits, des spécialistes, des chercheurs, des théoriciens, oui, nous en avons amplement, et la plupart exercent leur métier de façon tout à fait consciencieuse et même admirable. Mais c'est un métier qui, au fond, a peu à voir avec la littérature et se passe très bien, voire se méfie de ce que j'appellerais la conscience littéraire, c'est-à-dire le sens (sinon l'admiration) de ce qui fait réellement la nature et la valeur de la littérature; même celui qui n'a pas d'oreille peut faire un bon musicologue.

Les véritables critiques, ces lecteurs professionnels qui font pleinement confiance et aux œuvres et à l'expérience à la fois mentale et existentielle que celles-ci leur procurent, force est d'admettre qu'ils sont très rares, et même de plus en plus rares à mesure que la littérature — j'entends: la littérature comme art et comme révélation — s'efface tout doucement de notre monde et de nos vies. C'est pourquoi le travail d'un vrai critique comme Michel Biron (et une petite poignée d'autres) est si précieux pour quelqu'un qui, comme moi, continue d'attendre beaucoup non seulement de la littérature (ancienne et contemporaine), mais aussi de ces lecteurs attentifs sans qui celle-ci resterait à jamais lettre morte. Car, si les œuvres nous parlent, si leur propos premier est de nous dire quelque chose de nous-mêmes et de notre existence que nous n'aurions pas découvert sans elles, leur parole reste toujours indirecte et voilée, elle ne peut être entendue qu'une fois relayée, répercutée, résumée par une autre parole qui entre en dialogue avec elle et qui lui offre une réponse susceptible de mettre en lumière une part essentielle de sa signification (une part seulement, car aucune interprétation, pas plus en littérature qu'en musique, ne saurait l'épuiser ou la remplacer). Ainsi, la critique — je parle toujours de la vraie critique — n'est pas un simple complément de la littérature, un simple « écho », mais son accomplissement même.

Telles sont les réflexions qui me viennent chaque fois que je lis un livre ou un article de Michel Biron. Cela a beau être de la critique savante, cela a beau mettre à



MICHEL BIRON



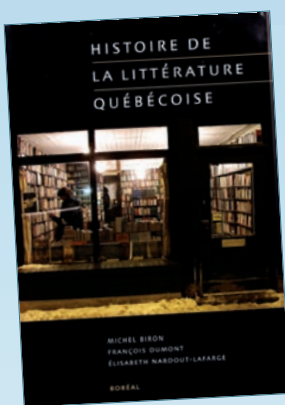
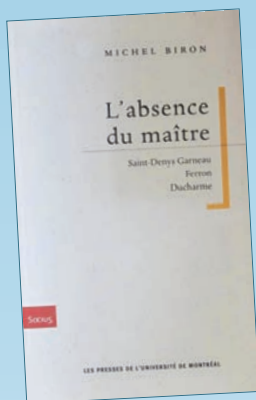
contribution des recherches très abondantes et très sérieuses, et cela a beau adopter une présentation aussi pédagogique, c'est-à-dire aussi claire et élégante que possible, pas un instant je n'éprouve le sentiment de sortir de la littérature, de me trouver à côté, ou au-dessus, ou en dessous; j'y suis au contraire pleinement, je demeure dans le même territoire, j'explore le même univers de pensée et de sensibilité que celui dans lequel me font entrer les œuvres dont il y est question; entre celles-ci et ce qu'en dit le critique, aucune discontinuité, aucun changement de registre; je reste bel et bien avec elles, dans leur monde, et même je l'habite, ce monde, encore plus complètement et plus lucidement qu'avant.

Prenez le deuxième essai de *La conscience du désert*, qui porte sur la littérature québécoise du XIX^e siècle, de James Huston et François-Xavier Garneau à Octave Crémazie et Philippe Aubert de Gaspé. On le sait, cette production a été abondamment commentée, mais presque toujours dans le même sens, qui revient à y voir avant tout la volonté de créer une littérature nationale et à en attribuer la pauvreté relative à divers facteurs externes comme la faiblesse de l'institution, l'infériorité politique de la

nation, le poids des influences romantiques, la censure ecclésiastique, etc. Or Michel Biron, lui, essaie de voir les choses autrement : de l'intérieur. Adoptant le point de vue des auteurs eux-mêmes *comme auteurs*, au lieu de s'en remettre à leurs intentions déclarées, il explique leurs efforts (et leurs tourments), non par la pression du projet national, mais par la simple nécessité où les place leur situation d'écrivains marginaux et solitaires de créer en quelque sorte leur propre public, d'« inventer un lecteur d'ici », un lecteur qui se trouve aux confins, voire en dehors de la Littérature ; ils savent que là réside leur seule chance d'échapper au sentiment de leur propre inanité, de leur exil et, dès lors, de pouvoir écrire « normalement » — ce qui, bien sûr, ne leur arrive jamais.

Prenez encore les pages de la même *Conscience du désert* sur *Maria Chapdelaine*, l'œuvre célébrissime de Louis Hémon. D'entrée de jeu, la critique se distancie des interprétations convenues, forcément superficielles, et décide de « relire » lui-même le roman, de se mettre à son écoute, de suivre (et d'aimer, oserais-je dire) un de ses personnages négligés, celui du père, qui va le conduire à des découvertes étonnantes, presque scandaleuses, en particulier cette « haine » inexplicable qui habite Samuel et ce besoin qu'il éprouve non tant d'agrandir la patrie que de « trahir la nation » pour survivre. La portée (critique et anthropologique) d'une telle découverte est immense, comme le montre la suite de l'étude, où des œuvres majeures de la littérature québécoise moderne comme celles de Gabrielle Roy, d'André Major ou d'Hubert Aquin s'en trouvent éclairées d'une lumière aussi révélatrice qu'inattendue. Or cette découverte, c'est le roman de Hémon qui l'a faite, mais elle resterait tue et comme empêchée si le critique, à son tour, ne la faisait pas, en entrant de plain-pied dans le monde du père Chapdelaine, en ajoutant foi à son expérience, bref, en se faisant, comme lecteur, le compagnon et l'élève du romancier lui-même.

J'ai choisi ces exemples parce qu'ils illustrent bien, me semble-t-il, à la fois la tournure d'esprit critique de Michel Biron, son écriture d'essayiste (une écriture d'une limpidité et d'une fluidité parfaites) et le domaine auquel il en est venu à consacrer l'essentiel de ses travaux : la littérature québécoise. De celle-ci il s'est fait aussi bien l'interprète (notamment dans son étude magistrale de « l'absence du maître » comme donnée fondamentale des œuvres de Saint-Denys Garneau, Ferron et Ducharme) que l'historiographe (dans la grande *Histoire de la littérature québécoise* qu'il a signée avec François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, puis dans son opuscule sur *Le roman québécois*, à quoi s'ajoutera bientôt une superbe biographie de Saint-Denys Garneau), sans jamais cesser de suivre et de commenter la production dite courante (dans ses innombrables comptes rendus, toujours judicieux et tempérés, jamais complaisants,



que ce soit à *Spirale*, à *Voix et Images*, au *Devoir* ou à *L'Inconvénient*), si bien que je ne vois personne, aujourd'hui, qui ait du corpus littéraire québécois (roman, poésie, théâtre, essai) une connaissance aussi complète et approfondie. Et à peu près personne, non plus, qui ait de ce corpus une vision d'ensemble aussi hardie et stimulante, née d'une attention passionnée à ce que la littérature québécoise a de tout à fait unique à nous dire, à propos d'elle-même, à propos du Québec, à propos de notre condition et à propos de la littérature tout court, celle d'ici comme celle d'ailleurs, ainsi que l'indique le sous-titre de *La conscience du désert*.

La force de cette vision et ce qui la distingue si fortement de la vision commune, c'est qu'elle n'oublie jamais, qu'elle s'efforce au contraire de constamment se rappeler et de comprendre avec toujours plus de précision, de lucidité et de sympathie, à quel point la littérature québécoise est une littérature *problématique*, c'est-à-dire incertaine, fragile, comme improbable, et donc tenue de s'interroger sans répit sur elle-même et sur les conditions de son existence. C'est ce que recouvre, notamment, le beau concept de « liminarité », auquel recourt l'auteur de *L'absence du maître*. Littérature du bout du monde, dépourvue d'un centre solide auquel se rapporter ou d'obstacles à affronter, libre de toutes règles contraignantes comme de maîtres véritables, c'est une littérature qui n'a d'autre choix que de se remettre perpétuellement en question et, plus largement, de remettre en question la Littérature elle-même. Mais ce serait une grave erreur que de considérer cette façon de voir comme un jugement négatif ou comme le signe d'une insatisfaction quelconque. Bien au contraire — et tous ses travaux en témoignent —, si Michel Biron tient tant à ne pas perdre de vue cette « liminarité » et les expériences variables auxquelles elle donne lieu dans les œuvres d'ici, c'est qu'il s'agit pour lui de ce que la littérature québécoise, dans la mesure où elle non plus ne le perd pas de vue, possède — paradoxalement — de plus précieux et irremplaçable, de plus universel aussi, car la conscience à la fois inquiète et désœuvrée qui l'accompagne (conscience de l'exil, de la solitude, du vide) peut très bien apparaître comme l'une des expressions les plus justes de la conscience moderne. Si la littérature, aujourd'hui, ne va plus de soi dans nos sociétés, au Québec il en a toujours été ainsi. De sorte qu'entre le père Chapdelaine ou le poète Saint-Denys Garneau, d'un côté, et un personnage de Michel Houellebecq, de l'autre, la distance, au fond, n'est pas si grande qu'on le pense...

Si on me demandait à quoi tiennent l'originalité et l'audace des hypothèses critiques de Michel Biron, je répondrais tout bonnement : à la liberté. Liberté méthodologique, d'abord. Formé dans le giron de la sociocritique, à laquelle il est toujours resté fidèle, très tôt il a compris que l'enracinement social des œuvres ne les expliquait pas entièrement, ou pas de manière satisfaisante, et qu'il fallait considérer qu'elles aussi, d'une certaine manière, expliquent leur société, ou en tout cas la dévoilent mieux que n'importe quel autre discours, ne serait-ce qu'en brouillant les représentations habituelles à

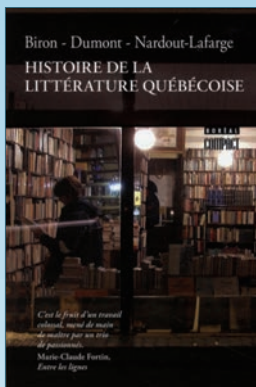
l'épreuve de la vie concrète et de la conscience subjective. Dans la socio-critique actuelle, Michel Biron occupe ainsi une position d'autant plus incontournable que c'est celle d'un franc-tireur.

Liberté idéologique, également. Son intérêt pour la littérature québécoise, Michel Biron ne l'éprouve ni comme un devoir de célébration ni comme un attachement exclusif. Rien ne lui est plus étranger, comme critique, que le militantisme politique et le service national : seules lui importent la compréhension des œuvres et l'interrogation de leur signification, quelles que soient les conclusions où elles vont le conduire. De même, jamais il ne considère la littérature québécoise comme une île, autosuffisante et fermée sur elle-même. L'autonomie, à ses yeux, est toujours une donnée plus ou moins illusoire. Spécialiste de la littérature francophone de Belgique (*La modernité belge*), coauteur d'une étude remarquable sur le roman français de la fin du XIX^e siècle (*Le roman célibataire*), il a appris que l'on ne saurait saisir la spécificité littéraire du Québec sans la rapporter constamment à son « grand contexte », celui de la France (qu'on le veuille ou non), et sans tenir compte des expériences à la fois analogues et différentes qu'ont connues les autres littératures de la francophonie.

Dans le premier chapitre de *La conscience du désert* intitulé « À un lecteur étranger », Michel Biron se demande « de quoi a l'air la littérature québécoise vue de loin ». Cette question, pour moi, définit à la fois sa « méthode » et l'apport exceptionnel qui a été le sien jusqu'ici : celui d'un regard libre, à la fois distant et solidaire, posé sur notre monde, le monde que construisent autour de nous les œuvres issues de nous. Mais elle définit aussi le territoire propre de la littérature, qui n'est autre, en définitive, que la présence étrangère du monde, son ombre, sa réalité « vue de loin ».

BIBLIOGRAPHIE

- La modernité belge. Littérature et société*, Bruxelles et Montréal, Labor et Presses de l'Université de Montréal, coll. « Archives du futur », 1994, 425 p.
- Le roman célibataire. D'À rebours (1884) à Paludes (1895)*, Paris, José Corti, 1996, 243 p. (avec Jean-Pierre Bertrand, Jacques Dubois et Jeannine Pâque).
- L'absence du maître. Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 318 p.
- Histoire de la littérature belge francophone. 1830-2000*, Paris, Fayard, 2003, 670 p. (avec Jean-Pierre Bertrand, Benoît Denis et Rainier Grutman).
- Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, 689 p. (avec François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge).
- La conscience du désert. Essais sur la littérature au Québec et ailleurs*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2010, 212 p.
- Le roman québécois*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 2012, 126 p.
- De Saint-Denis Garneau ou Le commencement perpétuel*, biographie, Montréal, Boréal, 2015 (à paraître).



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom _____

Adresse _____

Ville, Province _____

Code postal _____

Téléphone _____

Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____